

Presles

Le réseau de José Edouard Laval

Bien que secret et mystérieux, José Edouard Laval marqua de son empreinte la résistance dans la région. Arrivé à Presles en 1928, il crée dans sa propriété de la « Rose des Vents » un campement de scouts « Les Eclaireurs de France ». C'est avec ces mêmes Eclaireurs de France qu'il va se lancer au cours de la guerre dans une action de résistance en créant le groupe « Turma Vengeance ».

Dès l'automne 40 José Edouard Laval commence la résistance. Mais peu de témoignages directs ont pu être rassemblés ; beaucoup de résistants ont disparu, beaucoup aussi qui n'avaient qu'une action bien ciblée ne peuvent pas raconter comme fonctionnait le groupe « Turma Vengeance ». De son côté, José Edouard Laval se refusa après la guerre à évoquer cette période. Il accepta pourtant d'accueillir chez lui, voilà plus d'une dizaine d'années un professeur d'histoire et quelques jeunes collégiens de L'Isle-Adam qui préparaient un dossier sur la résistance. Au cours de ces entrevues, Laval raconta quelques anecdotes et notamment celle concernant le sabotage de certaines installations comme la cimenterie de Persan. A cette époque, 95 % de la production de cette entreprise servait à la construction du mur de l'Atlantique. Les résistants voulaient pouvoir réduire l'activité de la cimenterie à néant. Laval expliqua que grâce à la coopération des gendarmes à qui il avait demandé de ne pas faire de patrouille cette nuit-là dans le secteur, l'opération a réussi. En remerciement, et comme il en avait convenu auparavant, les gendarmes reçurent cinquante kilos de sucre chacun... cinq tonnes avaient été volées aux Allemands quelques jours plus tôt !

Mais, les actions de sabotage n'étaient pas les seules missions accomplies par le groupe « Turma Vengeance ». Souvent son rôle a été d'aider des Juifs ou d'autres personnes recherchées, à se cacher ou à quitter le territoire français. Plusieurs aviateurs furent ainsi récupérés par Laval. Mais, là encore, la discrétion était de rigueur, chacun avait une mission bien précise et s'en acquittait sans en savoir précisément la finalité. Jacques Denys se souvient d'avoir emmené trois aviateurs jusqu'à chez Laval, à la demande de son père qui était engagé

dans le réseau « Vengeance » : « Lorsque je les prenais en charge, ils avaient déjà quitté leurs uniformes pour les habits civils. Je ne savais jamais d'où ils venaient et où ils allaient. J'avais 16 ans à l'époque et je ne cherchais pas à savoir. Ensuite, dès que nous arrivions à « La Rose des Vents », c'était Laval ou sa mère qui prenait en charge l'aviateur après, eh bien ! je n'avais plus qu'à retourner chez moi et à me taire... ».

Même souvenir de discrétion et de prudence chez la femme de Jacques Denys, dont le père, un Preslois, était lui aussi mêlé à la résistance : « Je ne savais rien de son action, dit-elle, jusqu'au jour où je l'ai vu cacher des armes qui étaient emballées dans des chiffons et dans des sacs. Très vite, ces armes ont disparu de la maison ».

En juillet 1944, Laval dont le nom de résistant était Edouard VII est arrêté à Presles dans sa propriété et envoyé en camp à Buchenwald, sa mère est, quant à elle, laissée pour morte. En avril 1945, grâce aux Américains, il retrouve la liberté. Il devient alors maire de Presles et le restera jusqu'en 1959. Pendant ce temps et pour exacerber le vœu qu'il avait fait alors qu'il était en déportation, il va construire dans sa propriété de La Rose des Vents, un centre culturel. Il perpétuait ainsi la tradition des bâtisseurs de cathédrales. Nul n'ignorait, en effet, à Presles, son attachement à la franc-maçonnerie ce qui lui attira d'ailleurs certaines inimitiés. En 1987, le Conseil municipal, bien que partagé, voulut lui rendre hommage et donna le nom de José Edouard Laval à une rue de Presles. A quelques mètres de là, une autre rue avait déjà été baptisée « Rue des Eclaireurs Parisiens » pour rappeler le rôle des Eclaireurs de France dans l'action de résistance.

Vincent BARRAILLER.



Edouard José Laval, résistant et franc-maçon devint, après la guerre, maire de sa commune. Une rue de Presles porte aujourd'hui son nom.

Enghien

Des Résistants enterrés au bord du lac ?
Aucun corps n'y fut jamais retrouvé...

LES légendes ont la vie dure, et en particulier pendant les périodes troublées, comme celle de l'Occupation.

Déjà, après le départ des Prussiens en 1871, le bruit courait que le lac recelait des cadavres qui, bien entendu, ne furent jamais repêchés. En 1944, certains affirmaient que des Résistants avaient été exécutés et enterrés dans les jardins au bord du lac. Aucun corps n'y fut jamais retrouvé. Et pourtant, il y eut des Résistants à Enghien, et des martyrs...

Dès juin 1940, les Allemands, fortement implantés à Enghien occupent l'Etablissement Thermal et le Casino.

Les premières troupes ennemies s'installent dans diverses villas du bord du lac et expulsent au besoin les propriétaires.

La Kommandantur s'établit dans une villa au 171, route de Saint-Leu.

Deux organisations de la résistance avaient établi des antennes à Enghien. La plus ancienne semble avoir été celle d'un officier en retraite, le commandant Laroque dont le groupe a constitué le noyau du mouvement Libé-

ration pour le Nord de la Seine-et-Oise.

Parallèlement, et sous l'impulsion du maire de Montmorency, M. Dupont, s'est développé un groupement de l'O.C.M. avec MM. Mazaloubeaux et Jacques Roussel à Enghien. Les F.T.P. semblent avoir été mieux axés sur Deuil.

Au lendemain du débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944, les mouvements enghiennois se groupent, avec une petite formation de l'Armée Secrète (A.S.) sous l'autorité de Laroque, promu colonel.

Quand les armées alliées se rapprochent de la région

parisienne en atteignant Le Mans, puis Chartres et Dreux, une centaine de gardes mobiles du G.M.R. Chevreuse, casernés à l'Etablissement Thermal prennent contact avec la résistance locale.

Cependant, le soir du 24 août, au moment où va s'achever la libération de Paris, une unité de parachutistes allemands encercler le G.M.R. dans le Thermal. Elle désarme les gardes.

Le 25 août, on se bat à Saint-Denis. Les services de la Kommandantur, de la Feldgendarmarie et de la Gestapo évacuent Enghien en grande hâte. D'importants éléments en-

VILLE DE PONTOISE

AVIS

Le Maire porte à la connaissance de la population que tous objets, armes ou papiers appartenant aux aviateurs ou provenant des appareils abattus sont à remettre immédiatement à la Standortkommandantur de Pontoise.

Si par la suite, lors de perquisitions, il était découvert des objets de ce genre chez des particuliers, le possesseur serait traduit devant le Tribunal Militaire.

Il est rappelé d'autre part à la population qu'il est

INTERDIT SOUS PEINE DE MORT

de donner asile à des aviateurs ennemis et de leur prêter assistance, sous quelque forme que ce soit.

Pontoise, le 14 août 1944.

ennemis, appuyés de chars, s'établissent sur l'ensemble de la colline de Montmorency.

Dans la matinée du 26 août, tandis que le général de Gaulle s'apprête à descendre triomphalement les Champs-Élysées, une centaine de F.F.I. cernent le

Centre Thermal dont les défenseurs disposent d'armes automatiques qui font défaut aux assaillants.

Le colonel Laroque parlemente avec les Allemands. Il finit par les convaincre de libérer les gardes mobiles,

puis de se laisser désarmer sous la condition de pouvoir librement rejoindre leurs lignes vers Montmorency.

Cependant, certains éléments isolés tiennent encore le Casino et restent établis dans diverses villas de l'avenue de Ceinture. Des combats sporadiques et confus s'engagent et là, entre le Thermal et le Casino, l'avenue de Ceinture, la rue de l'Arrivée, la rue de Mora. Plusieurs patriotes tombent. Un garde est blessé.

Au pont du Nord, une patrouille F.F.I. est prise à partie par une arme automatique allemande. Selon l'opuscule de Marc Lussan, un F.F.I. trop avancé ne trouve d'autres ressources, pour se replier, que de plonger dans le lac.

Route de Saint-Leu, la section de l'adjutant Moreau abat un motocycliste et capture un camion avec 4 occupants.

Dans la soirée, le colonel Laroque installe son P.C. dans la Grand-Rue à l'ancienne Soldatheim, l'Hôtel de la Paix. Le drapeau français est hissé sur la façade de la demeure que s'était fait construire Pélégot, le fondateur d'Enghien, quelque 124 ans plus tôt...